

La mère arrive au bord de la rivière, et se jette à la nage.

— Laisse-toi prendre, ma fille !

Mais Mischiada sangue e latte n'avait garde de se laisser prendre.

— Fais attention ! finit par lui crier sa mère, en guise d'adieu : sache que si jamais ton mari embrasse quelqu'un chez lui, il ne saura plus qu'il est ton mari.

La magicienne s'en va. La jeune fille sort de l'eau, et rejoint le fils du roi.

— Que t'a dit ta mère ?

— Elle m'a dit que si tu embrassais quelqu'un chez toi, tu ne saurais plus que tu es mon mari.

— Oui, je m'en souviendrai.

Là-dessus, ils se séparent, et le jeune homme rentre chez lui, pour voir les siens. Ses parents voulaient l'embrasser, mais il leur dit :

— Non, ne m'embrassez pas !

Comme il était fatigué, il se repose, et tombe endormi. Une de ses tantes arrive voir ses parents. Surprise de l'apercevoir, elle dit :

— Ce n'est pas possible ! Mon neveu est là ! Laissez-moi l'embrasser.

— Non. Il dort.

— Si, dit-elle.

Et elle l'embrasse.

Quand le jeune homme s'est réveillé, il avait oublié tout ce qui lui était arrivé.

De son côté, la jeune fille était restée seule. Elle était devenue une grande couturière, et de plus, elle tenait une auberge. Un soir, trois jeunes gens se trouvaient réunis là, pour boire un coup. Comme elle était très belle, l'un d'eux dit :

— Je donnerais beaucoup d'argent pour une nuit avec elle !

Mischiada sangue e latte avait tout entendu. Elle lui dit :

— Répétez !

— Je fais le pari de passer la nuit avec vous !

Elle a voulu le prendre au mot :

— Venez. Je vous attends ce soir à dix heures.

Il se présente à dix heures du soir. De sa chambre, la jeune fille lui crie :

— J'ai oublié de fermer la porte, en bas !

Le jeune homme va la fermer ; mais plus il poussait dessus, plus elle s'ouvrait. Il reste là, toute la nuit, dans le froid.

A cinq heures du matin, la patronne de l'auberge se lève, pour ouvrir son café. Elle fait semblant de s'étonner, en le voyant dehors.

— Comment ? Vous n'avez pas pu fermer la porte ?

Elle la ferme du premier coup, et s'en va.

Le second des jeunes gens qui se trouvait à boire, la veille au soir, au café, a fait le même pari que le premier. Il dit à l'hôtesse :

— Je parie deux cent mille francs que je passerai une nuit avec vous !

— Venez ! Je vous attends ce soir à dix heures.

Le jeune homme s'amène à dix heures du soir. De sa chambre, la jeune fille lui crie :

— Ah ! j'ai oublié d'éteindre le feu !

Il va pour l'éteindre, prend la pelle, et essaie de couvrir le feu avec des cendres ; mais plus il couvrait le feu, plus il se rallumait ! Il a passé toute la nuit là devant.

A cinq heures du matin, la patronne se lève pour ouvrir son café. Elle paraît très étonnée de le trouver là.

— Comment ? Vous n'avez pas pu arriver à couvrir le feu ?

Elle prend la pelle, le couvre de cendres, et le feu s'éteint.

Le troisième des jeunes gens qui se trouvaient chez elle, à boire un coup, l'autre soir, était son mari. Il a fait le même pari que les deux autres. Mais à lui, quand il est arrivé le soir, à dix heures, elle a dit :

— Ah ! j'ai oublié de vider le pot de chambre.

Il prend le pot, et va pour le vider ; mais il n'y avait rien à faire : il était toujours rempli. Et il est resté dehors toute la nuit, le pot à la main.

A cinq heures, la patronne se lève pour ouvrir son café, et dit en le voyant :

— Comment ? Vous n'avez pas pu vider le pot ?

Et elle le vide du premier coup.

Les trois jeunes gens se sont retrouvés, et se sont raconté chacun leur aventure. Le premier dit :

— Moi, je suis resté toute la nuit à fermer la porte.

Le second dit :

— Et moi, à éteindre le feu.

— Eh bien, dit le troisième, vous avez eu plus de chance que moi. Je suis resté à vider le pot de chambre pendant toute la nuit.

— Oh ! toi, tu as été bien roulé !

Quelque temps après, voilà que le mari de Mischiada sangue e latte était sur le point de se marier avec une autre. Et la fiancée allait à l'auberge trouver la grande couturière, pour se faire faire sa robe de mariée. La couturière a habillé la jeune fille avec une jolie robe, mais, le jour de la noce, quand elle est arrivée à l'église, sa jolie robe s'est changée en chiffons, en tresses d'ail¹, et en loques.

Le jeune homme, en la voyant, a dit :

— Quoi ? c'est ça, ta robe ? Je ne veux plus me marier avec toi.

La fiancée s'est fait faire une nouvelle robe, chez la même couturière. Mais, arrivée à l'église, la même chose s'est produite.

La troisième fois, le jeune homme a fini par accompagner sa fiancée chez la couturière. Cette fois, Mischiada sangue e latte a fait essayer à la jeune fille la robe qu'elle-même avait portée, lorsque le fils du roi l'avait vue pour la première fois, dans le château de ses parents.

Ah ! il a reconnu tout de suite la robe de sa femme, et sa femme ! Sans hésiter, il dit :

— J'ai retrouvé ma femme, et je n'en veux pas d'autre.

Conté en français en octobre 1955 par Mme Vve Scampucci, propriétaire terrienne, 72 ans, à Loriani, dans la commune de Cambia, canton de Saint-Laurent, dans la Castagniccia.

21. — AMBRUNU

Una volta era... une fois, il y avait un pauvre homme qui allait à la pêche pour gagner sa vie. C'était la misère chez lui. Un jour, comme il ne trouvait aucun poisson, il dit tout haut :

— *O diavule* (diable) ! je ne trouve rien, Que vais-je devenir ?

Alors, le diable arrive :

— Tu m'appelles ? Que veux-tu ?

— Rien !

— Mais si, tu m'as appelé !

— Eh bien, voilà ! Je ne trouve rien à pêcher pour me nourrir, moi et mes enfants.

— Tu ne trouves rien ? Eh bien, si tu me donnes un de tes enfants, je te donnerai tout ce que tu veux.

Le pauvre homme était si malheureux qu'il a promis de donner un de ses fils au diable.

(1) Voir au conte « *Tresses d'ail* » l'explication de cette expression, p. 27, n. 1.

Ensuite, il se remet à la pêche : il a pêché tout ce qu'il a voulu, des truites, des perches..., tant qu'il en voulait !

Il rentre chez lui, le soir, en disant à sa femme :

— Je veux me mettre à table pour dîner ! Va donc chercher le pain !

Sa femme, très étonnée, lui répond :

— Mais tu es fou ! Il n'y a pas de pain chez nous depuis longtemps : le pétrin a brûlé !

— Eh ! va donc chercher le jambon !

— Le jambon ? Mais il y a longtemps qu'il n'y en a plus dans le saloir.

— Eh ! va donc chercher le vin !

— Le vin ? Mais la barrique est vide !

Alors, le pêcheur y va lui-même. Il y avait du vin à plein tonneau ; le saloir contenait maintenant du jambon ; et il y avait du pain en quantité.

Eux qui n'avaient rien, la veille, avaient de tout à présent !

Ce soir-là, ils ont tous bien dîné. Puis le père a dit à son fils :

— Va te coucher, dans la belle chambre !

— Mais Papa, nous n'avons pas de belle chambre.

Le père monte dans le grenier. Il y avait une belle chambre pour coucher ses enfants.

Malgré toute cette richesse, le pêcheur était triste. Sa femme lui demande pourquoi :

— C'est qu'en échange de tout cela, j'ai promis de donner un de nos enfants au diable.

— Eh bien, dit la femme, donnons-lui *u scemu* (l'innocent).

Le lendemain matin, il fallait mener l'enfant au diable. Mais l'innocent n'a jamais voulu y aller ! Alors, le plus gentil des enfants a dit :

— Papa, si tu veux, moi j'irai.

Le père part avec son fils, qui s'appelait Ambrunu. A un moment donné, il lui dit :

— Tu m'attendras ici. Je vais à la pêche.

— Oui, Papa. Donne-moi ton couteau.

En attendant le retour de son père, Ambrunu a taillé des bouts de bois, avec son couteau, et en a fait de petites croix ; puis il s'est mis au milieu d'elles. Il a eu beau attendre son père, qui était en train de pêcher, la nuit est venue, et son père ne revenait pas. Mais il est arrivé auprès de lui un beau monsieur : c'était le diable. Il avait avec lui plein de jolies choses : des montres, des couteaux, des jouets...

— Viens ! dit-il à Ambrunu.

— Non, j'attends mon père.

Le diable ne pouvait pas emmener l'enfant, parce qu'il était entouré de croix. Mais il ne s'en allait pas ! A ce moment-là, Ambrunu a entendu la voix de la *Fada Chilina*², la Fée Chilina, qui lui disait :

— Fais un signe de croix !

L'enfant a obéi à la voix, il a dit :

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit !

Trois fois, la voix de la Fada Chilina a répété le même conseil. Et trois fois, Ambrunu a fait son signe de croix. Mais, à la troisième fois, la fée lui a dit qu'il fallait dire « Ainsi soit-il ! » ; et il l'a dit.

A ce moment-là, le diable est enfin parti.

Alors, qu'est devenu Ambrunu ? Le petit garçon est monté au ciel auprès de la fée. Il était si heureux là-haut qu'il y est resté cent ans. Au bout des cent ans, il a voulu aller voir ses parents, sur la terre.

— Mais, ils sont sûrement tous morts, dit la fée, qui voulait le retenir.

— Je veux y aller quand même ! dit-il.

Alors, la Fada Chilina lui a donné un poil de cheval, en lui disant :

— Si jamais tu as besoin de moi, frotte ce poil de cheval !

Ambrunu part. Bientôt il arrive là-bas, dans son village. Il rencontre un vieillard, et lui demande :

— Où est mon père ? où est ma mère ?

Ils étaient tous morts ; et de sa maison, il ne restait pas même les pierres... Le voilà de nouveau sur la route. Il s'arrête devant une auberge, et demande à y loger ; mais les gens de l'auberge songent à le tuer. A table, Ambrunu se met à parler de sa « fiancée » qui est si belle !

— Ah ! dit-il, je vais la faire venir.

Et il frotte le poil de cheval, si vite et si fort, que la Fada Chilina est arrivée épuisée ; elle a crié :

— Ne frotte pas si fort ! je suis presque morte !

Quand elle a été là, dans l'auberge, tout le monde la regardait, tellement elle était belle... elle était si belle, que les gens de l'auberge n'ont plus songé à tuer Ambrunu.

Enfin, la fée l'a grondé, mais elle l'a sauvé tout de même.

Ayant échappé aux gens de l'auberge, Ambrunu reprend sa route, et cette fois, il fait la rencontre de trois voleurs qui se disputaient. Le premier avait de l'argent, le second des bottes, le troisième un grand manteau. Tous les trois prétendaient avoir le meilleur du butin.

Ambrunu s'approche d'eux, en disant :

— Messieurs, qu'est-ce qu'il y a ?

— Nous nous disputons !

— Moi, je veux le manteau, dit l'un : ce manteau-là, quand vous le portez, vous voyez tout le monde, mais personne ne vous voit.

— Ah ! dit Ambrunu. Il faut que je l'essaie.

Il le met sur son dos, et comme on ne le voyait plus, il en profite pour prendre les bottes et les mettre à ses pieds ; puis il s'enfuit. (Il a laissé l'argent, parce que ça ne l'intéressait pas ; mais ces bottes-là permettaient de marcher très très vite, et il a fait beaucoup de chemin avec elles) .

Alors, il a songé à demander autour de lui si on avait entendu parler de la Fada Chilina, car il voulait maintenant retourner auprès d'elle. Un jour, en marchant dans une forêt, il a rencontré une maisonnette. Il frappe à la porte. On lui a ouvert. Là demeuraient un vieux et sa femme, et le vieux était un *magu* (ogre). Ambrunu était à peine entré, que le *magu* est arrivé en faisant un bruit terrible. Il demande à sa femme :

— Il n'y a rien à manger ce soir ?

— Laisse-le donc, ce pauvre petit, dit la femme : il cherche la Fada Chilina.

Ambrunu s'était d'abord caché sous son manteau pour ne pas être vu. Quand le *magu* a paru calmé par les paroles de sa femme, il a ôté son manteau.

— Puisque vous cherchez la Fada Chilina, dit le vieux, il faut aller demain chez mon frère : lui vous indiquera sûrement la route à suivre.

Et il lui montre au loin une montagne :

— Tu vois cette montagne, là-bas ? Mon frère, qui est l'aîné, habite de l'autre côté.

Le lendemain, ils devaient y aller tous les deux. Le *magu* part, toujours en faisant un bruit terrible ; mais le garçon, avec ses bottes, allait plus vite que lui ! A sa grande surprise, peu après, le *magu* aperçoit Ambrunu, déjà arrivé sur la montagne.

— Comment es-tu déjà ici ? lui dit-il.

— Ah ! j'ai marché toute la nuit !

Ambrunu parvient chez le second *magu*, qui ne tarde pas à rentrer chez lui, en faisant encore plus de bruit que son frère. Aussitôt, il a réclamé à manger ; mais sa femme l'a calmé, en lui disant :

— Laisse-le donc, ce pauvre petit : il cherche la Fada Chilina !

Le second *magu* dit au garçon :

— Tu tombes bien. Demain, je vais aller sécher le linge d'une grande

(1) Autrefois, on faisait le pain chez soi, dans un pétrin domestique.

(2) *Fada* signifie « fée » ; *Chilina* est le nom de cette fée.

noce ; et c'est justement la noce de la Fada Chilina ! Il faudra te lever de bonne heure, demain : je t'emmènerai avec moi.

L'ainé des *maghi* marchait plus vite que le vent ; mais Ambrunu, avec ses bottes, arrivait à le suivre. Enfin, tous les deux sont arrivés le jour même où il fallait sécher la lessive pour la noce de la fée.

Le garçon a mis son manteau, pour que personne ne puisse le voir, et il est entré dans les cuisines. On était en train de faire des beignets pour la fête. Chaque fois qu'il y avait un beignet cuit, Ambrunu le prend et le mange. Personne ne le voyait, et on n'y comprenait rien.

C'est arrivé jusqu'aux oreilles de la Fada Chilina. Tout de suite, elle a dit : — Ça, c'est *u spiridu di Ambrunu* (l'esprit d'Ambrunu) qui fait ça. Il n'y a que lui qui puisse faire ça !

Comme c'était la veille de la noce, Ambrunu, sans quitter son manteau, entre le soir dans la chambre de la Fada Chilina. La fée était là, mais elle ne pouvait pas le voir ; alors, il a ôté son manteau, et lui a dit :

— Me reconnais-tu ?

La Fada Chilina l'a bien reconnu, et elle était toute joyeuse de le revoir. Elle a refusé de se marier comme il était prévu, et par la suite, elle a épousé Ambrunu.

Conté en français en octobre 1955 par Mme Vve Scampucci, 72 ans, propriétaire terrienne, à Loriani, hameau de la commune de Cambia, canton de Saint-Laurent, dans la Castagniccia ; elle tenait ce conte de sa mère.

22. — CUGHJULINA

Una volta era... une fois, il y avait un monsieur marié avec une femme qui avait une étoile d'or au milieu du front. Quand elle est venue à mourir, elle a fait promettre à son mari de ne pas en épouser une autre, si ce n'est une qui ait aussi une étoile d'or au front.

Le monsieur a eu beau chercher dans tous les pays, il a vu des filles de roi, et des demoiselles, mais il n'a pas trouvé de femme pareille à la sienne. Seule, leur fille avait aussi une étoile d'or au front.

Alors, un beau jour, il lui a dit :

— C'est toi que je veux épouser !

Mais la jeune fille ne voulait pas !

Elle va sur la tombe de sa mère, et lui dit :

— Maman, si tu savais comme je suis malheureuse. Papa veut m'épouser, parce que je suis pareille à toi, et moi je ne veux pas ! Que dois-je faire ?

Sa mère lui répond :

— Retourne à la maison. Tu prendra le chapelet, et tu le mettras sur la table de nuit. Prends aussi la pelle du foyer, et un peigne, et monte-les dans la chambre. Quand ton père t'appellera pour la nuit, le chapelet répondra, à ta place : « *Non, je ne peux pas venir : je fais ma prière* ». Ton père t'appellera une seconde fois ; alors, la pelle répondra : « *Non, je ne peux pas venir : je ramasse le feu* ». Et il t'appellera encore une troisième fois ; alors, le peigne répondra : « *Non, je ne peux pas venir : je me coiffe* ».

Et toi, pendant ce temps-là, tu t'échapperas de la maison, et tu iras dehors tuer la vache. Quand tu l'auras tuée, dans son bassin, tu trouvera *una palla d'oru*, une petite boule d'or¹. Avec cette petite boule d'or, tu seras aussi belle

(1) A *palla* désigne aussi bien une bille qu'une boule.

que tu voudras, et tu auras tout ce que tu désires. Enfin, tu prendras la peau de la vache, tu la mettras sur ton dos, pour te couvrir ; et puis tu t'en iras, comme ça, gagner ta vie ailleurs.

La jeune fille a fait ce que sa mère lui avait dit. Elle est montée dans sa chambre, elle a mis le chapelet sur la table de nuit ; elle a pris aussi la pelle du foyer, et un peigne, et les a posés à côté du chapelet. Puis, elle a quitté la maison, pour aller tuer la vache.

Pendant ce temps, son père l'a appelée :

— C'est l'heure de venir te coucher !

Le chapelet a répondu :

— *Non, je ne peux pas venir : je fais ma prière.*

Au bout d'un moment, son père l'appelle une seconde fois. Mais elle était partie. Alors, la pelle a répondu :

— *Non, je ne peux pas venir : je ramasse le feu.*

Quelques instants plus tard, son père appelle sa fille pour la troisième fois ; et cette fois, le peigne a répondu :

— *Non, je ne peux pas venir : je me coiffe.*

Ainsi, le père n'a pas pu trouver sa fille pendant cette nuit-là.

La jeune fille, elle, avait eu le temps de tuer la vache. En ramassant la petite boule d'or trouvée dans son bassin, elle l'a un peu frottée...

— *Comanda !* (Commande) ! a dit la petite boule d'or.

Il lui suffisait de dire « *Je commande* », et elle avait tout ce qu'elle voulait, se transformait en ce qu'elle voulait, par la *palla d'oru*.

Enfin, elle a pris la peau de la vache, et l'a mise sur son dos ; et puis elle est partie comme ça, pour chercher à gagner sa vie. Depuis ce temps-là, on l'a appelée *Cughjulina*¹, à cause de la peau dont elle se couvrait.

Elle a beaucoup marché, et elle est arrivée auprès de la maison du roi. Là, elle s'est adressée à des serviteurs, qui lui ont dit :

— Le fils du roi cherche quelqu'un pour garder les oies ! Va donc garder les oies !

Bien qu'elle sente mauvais, sous sa peau de vache, le fils du roi l'embauche. Et plus tard, on l'envoie aux champs garder les oies. A ce moment-là, *Cughjulina* se servait de sa petite boule d'or pour les garder ; et elle se mettait à peigner ses cheveux. Quand elle se peignait ainsi, d'un côté de sa tête tombait du blé, de l'autre du riz. Les oies étaient bien nourries !

Le fils du roi était très étonné de les voir grasses. Il a dit à la gardeuse d'oies :

— Fais attention ! Où mènes-tu les oies ? peut-être dans le jardin du *magu* (ogre) ?

— Non, non, je les garde en leur disant comme ça : *Clo clo ! Av' un' bon' padrone* (Vous avez un bon maître) !

Quelque temps après, le roi donne un bal pour son fils. Beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles arrivaient pour danser. Le fils du roi, en passant devant l'écurie, dit à la gardeuse d'oies :

— Viens-tu, toi aussi ?

— Non, je ne suis pas assez jolie.

Mais dès qu'il s'est éloigné, elle a pris sa petite boule d'or, et l'a frottée :

— *Comanda !* dit la boule.

— Je commande d'être habillée en bronze, à l'instant, ainsi que mon cheval et mon écuyer.

Aussitôt, elle se trouve habillée d'une robe couleur de bronze ; un beau cheval l'attendait, tenu par un écuyer, vêtu de la même couleur. Personne ne pouvait reconnaître *Cughjulina* sous cette parure de bronze. Elle arrive ainsi sur la place, devant la maison du roi, où le bal avait lieu. Son écuyer l'aide à descendre de cheval, et elle entre dans la maison. Dès que le fils du roi la voit, il est ébloui par sa beauté. Il l'invite au bal, et ne veut plus danser qu'avec

(1) De *coghja*, qui signifie « peau ».